

La Mohawk Warrior Society : manuel de souveraineté autochtone. Oeuvres choisies de Louis Karoniaktajeh Hall, Philippe Blouin, Matt Peterson, Malek Rasamny et Kahentinetha Rotiskarewake, dir. Montréal, Éditions de la rue Dorion, 2022, 464 p.

Olivier Sabourin

Volume 52, Number 3, 2022–2023

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1110707ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1110707ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société Recherches autochtones au Québec

ISSN

2564-4947 (print)

2564-4955 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Sabourin, O. (2022). Review of [*La Mohawk Warrior Society : manuel de souveraineté autochtone. Oeuvres choisies de Louis Karoniaktajeh Hall, Philippe Blouin, Matt Peterson, Malek Rasamny et Kahentinetha Rotiskarewake, dir. Montréal, Éditions de la rue Dorion, 2022, 464 p.*] *Revue d'études autochtones*, 52(3), 134–136. <https://doi.org/10.7202/1110707ar>

© Olivier Sabourin, 2023



This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

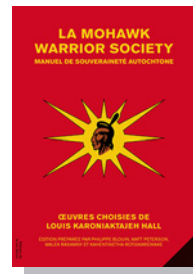
Papa Watay sera intégré à des stratégies politiques de reconnaissance internationale et nationale (p. 180). Rountree se concentre sur la dialectique du mondial et du local en illustrant les nouvelles pratiques chamaniques induites par l'hyperconnexion associée à la mondialisation. En présentant la façon dont le renouvellement des pratiques chamaniques autochtones a stimulé de nouvelles pratiques de revitalisation culturelle à l'échelle globale, Rountree nous démontre en quoi les concepts d'authenticité et d'appropriation culturelle ne s'adaptent plus à un monde hyperconnecté et mobile (p. 198). Finalement, à travers le concept de « *media cosmologies* », Nepton Hotte et Jérôme démontrent la continuité entre les formes et savoirs traditionnels autochtones et les caractéristiques des mondes virtuels (p. 222), et plus spécifiquement les outils numériques présentant, selon eux, de nouvelles opportunités de narrations et d'agentivité pour les femmes des Premières Nations (p. 232). Cette partie nous illustre de quelle façon les mécanismes de la mondialisation renforcent les processus d'interrelations des cosmologies enchevêtrées et témoigne de l'agentivité des communautés autochtones à penser leur contemporanéité.

La dernière partie de cet ouvrage se compose de deux chapitres et porte sur les continuités transformatives produites dans un contexte de négociation avec des structures et mécanismes associés aux États dits modernes. L'article de Pimenova porte sur la reproduction et l'émergence de pratiques rituelles autochtones dans le musée national Anokhin en République Altaï. Pimenova observe que malgré les prérogatives imposées par le gouvernement russe pour la gestion administrative et légale des musées, ces derniers vont devenir de nouveaux lieux de cosmopolitique et de créativité rituelle pour les Altaïens (p. 254). Quant à l'article de MacKenzie, il nous apprend qu'au Guatemala, les chamans traitent de la gestion des affaires modernes avec des rituels et pratiques chamaniques, en particulier dans la gestion de

la bureaucratie. Ainsi, le pouvoir de la bureaucratie est soit dissipé, soit transformé par l'application de techniques spirituelles (p. 303). Ces exemples illustrent de nouveau la capacité des communautés autochtones à intégrer des éléments allogènes à leurs cosmologies et à les rendre compatibles avec leurs pratiques ontologiques.

La contribution majeure de cet ouvrage repose sur sa capacité à illustrer auprès de son lectorat la fluidité, la flexibilité et la pluralité des religiosités autochtones. Parmi les textes et concepts qui y sont présentés, les effets d'homogénéisation communément attribués à la mondialisation sont discutés et mis en perspective. Les auteurs s'appuient sur des exemples ethnographiques précis et sur les concepts de continuités transformatives et de religiosité enchevêtrée afin de démontrer les processus d'adaptation et de réappropriation déployés par les communautés autochtones. Un élément brièvement abordé dans cet ouvrage par Hall et qui mériterait d'être développé davantage est celui des négociations internes qui accompagnent les continuités transformatives et les religiosités enchevêtrées. L'ouvrage se concentre sur la capacité des autochtones à résister aux mécanismes de la mondialisation et à maintenir la cohérence de leurs cosmologies malgré l'intégration d'éléments allogènes, mais s'attarde peu sur leurs effets sur l'organisation sociale des populations autochtones. La mondialisation et le numérique sont porteurs de bouleversements sur les systèmes sociaux, mais aussi sur le lien social, les réseaux de sociabilité, les espaces de transmission, etc., qui mériteraient d'être détaillés. Finalement, cet ouvrage dirigé par Sylvie Poirier et Françoise Dussart est une lecture indispensable pour quiconque souhaite aborder les mécanismes d'homogénéisation et d'hétérogénéisation associés à la mondialisation et aux contemporanéités autochtones.

Florian Lebret
 Doctorant, département d'anthropologie
 Université Laval, Québec



La Mohawk Warrior Society : manuel de souveraineté autochtone. Œuvres choisies de Louis Karoniaktajeh Hall

Philippe Blouin, Matt Peterson, Malek Rasamny et Kahentinhetha Rotiskarewake, dir. Montréal, Éditions de la rue Dorion, 2022, 464 p.

LA MOHAWK WARRIOR SOCIETY : manuel de souveraineté autochtone est un ouvrage de référence coordonné par Philippe Blouin, candidat au doctorat en anthropologie à l'Université McGill, qui propose l'ambitieux projet de « transcrire une tradition orale ». (Blouin et al. 2022 : 7) Le livre présente la tradition kanien'kehá : ka (Mohawk) en s'articulant autour de l'histoire de la Mohawk Warrior Society (la société). L'objectif du livre est de « rectifier le manque de sources et la malhonnêteté qui ont conduit beaucoup à présenter la Warrior Society comme des voyous et des gangsters ». (Ibid : 18) L'ouvrage raconte, à partir d'une multiplicité de sources et de supports documentaires, la version de l'histoire des gens qui l'ont vécue. Les œuvres, tant picturales qu'écrites, de Louis Karoniaktajeh Hall servent d'ancrage aux différents textes réunis dans le livre. La couverture, présentant le drapeau de l'unité, devenu un emblème de la résistance autochtone depuis la crise politique de 1990 à Kanehsatake, donne le ton au livre. Il est construit en cinq parties : « Une histoire orale de la Warrior Society », « Raviver la résistance », « À propos de Louis Karoniaktajeh Hall », « Œuvres picturales de Louis Karoniaktajeh Hall » et « Écrits de Louis Karoniaktajeh Hall ». Le tout est complété par des annexes qui présentent notamment un glossaire de mots kanien'kehá et une chronologie de la résistance mohawk servant à mieux comprendre la tradition rotinonhsión : ni (confédération iroquoise, dont fait partie la nation Kanien'keha : ka).

La première partie rassemble quatre témoignages d'acteurs qui ont été au cœur de la création de la Mohawk Warrior Society dans les années 1970. La transcription des entretiens avec Tekarontakeh, Kawkirakeron, Kanasaraken et Ateronhiatakon replace la société dans le parcours de vie de ces quatre hommes. Cette partie permet de mieux comprendre les motivations qui les ont poussés à raviver le feu des Rotisken'rahkéhte (les guerriers mohawks). Les témoignages font état d'une connaissance profonde du passé de la nation Mohawk ainsi qu'une responsabilité contemporaine de respecter la Kaianere'kó : wa, la constitution rotinonhsión : ni. La seconde partie « remonte aux racines culturelles de la résistance mohawk pour mieux comprendre les protocoles, les symboles et les traditions qui caractérisent sa position souverainiste ». (*Ibid* : 119) Le premier texte par Kahentinetha explique les principes de base de la Kaianere'kó : wa. Le second texte de Ateronhiatakon discute de l'usage du wampum chez les Iroquois. Le troisième et dernier texte de cette partie donne la parole à Karhiio John Kane, qui discute de sa conception identitaire en tant que « guerrier ». L'auteur offre une interprétation qui décolonise ce mot traduit en langues coloniales pour le ramener au sens traditionnel du terme de Rotisken'rahkéhte. Rompant avec l'image des fusils et de la criminalité perpétrée par la résistance à Kanehsatake de 1990, Karhiio y présente un récit tout personnel de ce qu'être un guerrier veut dire. Au sens originel, ce mot désigne les hommes de la nation et leur devoir de mettre en application les décisions prises par les mères de clan. Les guerriers sont les protecteurs de la terre.

Les trois dernières parties portent sur un personnage clé dans l'histoire de la société : Louis Karoniaktajeh Hall. La troisième partie revient sur sa vie à partir de témoignages qui lui rendent hommage en contextualisant son rôle central dans la création de la société des guerriers. Ce penseur de la résistance autochtone a donné le nom à la société, la dotant volontairement d'une aura marquant l'imaginaire allochtone

par la traduction de Rotisken'rahkéhte par « warrior » et usant du terme mystérieux de « société ». La quatrième partie présente une série de ses œuvres picturales. Outre son œuvre la plus connue du drapeau de l'unité, l'artiste a produit une quantité importante d'œuvres qui mettent en images la résistance et la tradition mohawk. La dernière partie du livre réunit et traduit pour la première fois les textes de Louis Karoniaktajeh Hall au même endroit. Tant *Le manifeste de Ganienkeh* (1974), *Manuel du guerrier* (1979) que *Reconstruire la Confédération iroquoise* (1985) sont des ancrages importants de la pensée autochtone de la résurgence.

Difficilement catégorisable, *La Mohawk Warrior Society : manuel de souveraineté autochtone* est une contribution originale. Elle offre un exemple probant du type de travail que peuvent accomplir les sciences sociales pour participer à la décolonisation des peuples autochtones et des sociétés issues des colonies de peuplement, en laissant la parole à ceux et à celles qui vivent et qui font l'histoire. Cette parole autochtone remet en doute les perspectives dominantes sur la Warrior Society, qui représentent leurs actions selon le prisme de la criminalité. Les motivations historiques, politiques et spirituelles complexes de la résistance de la société sont mises en lumière par l'ouvrage. C'est un format que le comité éditorial indique lui-même comme étant périlleux :

Même les meilleures intentions, comme celle de vouloir préserver les langues menacées, risquent d'imposer une compréhension tout occidentale de la langue, voyant dans les mots des choses à ranger dans des cases bien ordonnées, sans égard à la façon dont le ton, le timbre et le rythme sont porteurs de sens. (*Ibid* : 7)

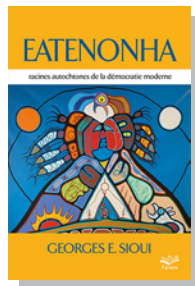
En ce sens, le travail que s'est donné le comité éditorial est largement réussi. Cependant, nous pourrions adresser une critique méthodologique à l'ouvrage. D'une part, la notion de tradition orale est trop peu définie pour agir comme concept qui articule les textes réunis. La manière avec laquelle l'ouvrage s'appuie sur un savoir

transmis dans la longue durée dans une forme reconnaissable n'est pas claire. Il aurait fallu mieux préciser comment le comité éditorial a transcrit une forme orale de transmission des savoirs. D'autre part, il est difficile de sortir une telle approche de son contexte. Comment faire monter en généralité et discuter avec d'autres réalités les connaissances produites dans ce livre ? La tâche reviendra à ceux et à celles qui s'appuieront sur le texte pour produire des analyses et comparer avec d'autres sociétés de guerriers dans le monde. Tout de même, le livre accomplit un objectif important : être une source première de référence sur la Mohawk Warrior Society.

Tant sur le plan théorique que méthodologique, le *Manuel de souveraineté autochtone* se définit par son style, qui est celui du récit. L'ouvrage réussit à en faire sa plus grande force. La première partie donne une puissance particulière au témoignage en revenant sur l'histoire de la société à partir de quatre perspectives personnelles. Chacune permet de mieux éclairer certains aspects de l'histoire, de manière à former une image parlante. Cette forme se poursuit dans la deuxième partie avec une construction plus théorique par Kahentinehta. Tout étudiant de la nation Kanien'keha : ka se doit de lire ce texte pour comprendre les structures du fonctionnement politique Rotinonhsión : ni. Approfondissant les principes présentés par Kahentinehta, le texte subséquent par Ateronhiatakon est un point d'entrée important dans l'univers des wampums qui permet de mieux comprendre leur fonction centrale dans la tradition politique rotinonhsión : ni. Le dernier texte par Karhiio complète les deux textes précédents par une analyse microscopique, très personnelle, de ce que veut dire « vivre cette tradition politique en tant que guerrier aujourd'hui ». Finalement, les œuvres de Louis Karoniaktajeh Hall font le lien avec la page couverture du livre pour en comprendre son sens plus profond à travers la vie et les autres œuvres de cet artiste, penseur et homme politique kanien'kehá : ka.

Le livre se place comme un passage obligé pour tout étudiant de la nation *kanien'kehá* : ka et, plus particulièrement, de la *Warrior Society*. Le récit de la société se tisse dans une méthodologie avant-gardiste qui met à l'avant-plan la parole autochtone. Au-delà de la société *Warrior*, cette méthode offre une compréhension contextualisée et fine de la tradition *rotinonhsión* : ni, grâce à la proximité avec les acteurs. La difficulté du livre à sortir de ce contexte est une faiblesse qui définit sa force principale : raconter fidèlement l'histoire des gens qui ont fait et qui continuent de vivre avec la *Mohawk Warrior Society*. Il reste tout de même un travail méthodologique important à faire pour comprendre comment l'ouvrage a transcrit une tradition orale. Le livre laisse le lectorat en suspens sur les méthodes utilisées pour compiler les témoignages et choisir les textes à présenter. L'effacement du comité éditorial marque un choix de style intéressant, mais qui aurait pu être mieux explicité en introduction, où le choix a plutôt été de résumer les apports ontologiques, théoriques et empiriques du reste du livre. Une contribution davantage méthodologique en introduction aurait permis d'articuler une cohérence plus solide avec le reste du texte en clarifiant la notion de tradition orale, en plus de se rattacher à une discussion plus générale avec la littérature sans pour autant sacrifier l'apport contextualisé du livre.

Olivier Sabourin
 Doctorant en science politique,
 Université de Montréal



Eatenonha : racines autochtones de la démocratie moderne

Georges E. Sioui. Presses de l'Université Laval, Québec, 2020, 202 pages.

LE LIVRE DE GEORGES E. SIOUI propose de redéfinir les racines de la démocratie moderne en nous penchant sur ce qu'il affirme être la première civilisation du Canada. Pour étayer ses propos, il utilise des extraits de ses autres ouvrages, des poèmes, des discours et des écrits personnels. Sa pensée politique est influencée par ses origines *wendates* et est principalement axée sur le nord-est de l'Amérique. Il présente des principes universels pour les peuples autochtones, tels que l'importance du cercle et de la *Terre-Mère*, l'*Eatenonha*, qui peuvent offrir des perspectives importantes pour tous les êtres humains. Ce mot en langue *wendate* signifie avoir une « attitude traditionnelle d'amour, de foi et de respect envers la Terre, notre Mère à tous, ainsi qu'envers tout ce qui est de nature féminine » (p. 2). Sioui postule que les racines autochtones de la démocratie nous permettraient de vivre dans la paix et la sécurité en prenant en compte toutes les sphères du vivant. Pour lui, il n'y a pas de démocratie si nous sortons de ce cercle de la vie et encore moins si nous ne reconnaissons pas notre lien au territoire qui nourrit notre esprit, notre cœur, notre intelligence et notre corps, comme le font d'ailleurs les mères.

Avec ce livre, l'auteur présente un tout autre historiographie des origines démocratiques du Canada en y exposant une vision autochtone de celles-ci, allant ainsi à l'encontre du discours dominant : l'histoire démocratique du Canada tire ses racines des premiers colons européens qui auraient apporté avec eux des traditions démocratiques pour les transposer ici. Avec sa cosmopolitique, Sioui souhaite pouvoir offrir

une solution aux différents maux dont souffrent nos sociétés, et ce, en passant par l'importance de protéger et de préserver le territoire. Il cherche également à atteindre un objectif plus spirituel. En partageant sa vision circulaire de la vie, il aspire à un meilleur bien-être global. Selon lui, sans l'*Eatenonha*, les humains sont voués à une fin certaine.

Le premier chapitre établit les bases de ses réflexions politiques. À travers quelques moments clés de la vie de l'auteur et de sa famille, nous en apprenons sur ses origines et nous comprenons mieux pourquoi le territoire est au centre de ses pensées. Sioui prend le temps de se positionner en abordant son identité *wendate*. Par le biais d'un *road trip* en Amérique, il nous explique que ses nombreux voyages partout sur le continent lui ont permis de ressentir beaucoup d'amour pour la Terre, qu'il qualifie de *Terre-Mère*. Selon l'auteur, nous gagnerions à nous inspirer de la vision des Premiers Peuples de tout le continent qui voient le territoire comme une entité vivante.

Dans le deuxième chapitre, Sioui se penche principalement sur la vie de sa famille dans la réserve *wendate* de *Wendake*. À travers quelques récits, nous arrivons à comprendre comment a pris forme certaines des aspirations de l'auteur, notamment celle de relever le défi de la vérité. Ainsi, comme ses parents et les membres de sa nation l'ont fait auparavant, il développe son esprit critique qui lui a permis de défendre le droit pour les peuples autochtones d'exister. Bien que sa famille ait été attachée au territoire, celle-ci a vécu plusieurs préjugés qui l'ont fait s'éloigner de celui-ci. Nous comprenons mieux à quoi sont attaché Sioui et ses ancêtres et pourquoi ils ont senti le besoin de faire connaître les vérités sur qui ils sont et sur l'importance que sa nation et d'autres peuples ont eu sur le Canada d'aujourd'hui.

Le chapitre trois aborde les notions de « matricentrisme » et de *Voie du Cercle*, concepts fondamentaux pour les traditionalistes de la nation de Sioui. En expliquant l'histoire de sa famille, il présente sa vision holistique